

XYZ. La revue de la nouvelle

L'aventure dans l'écriture

Entretien avec André Berthiaume

Jean Désy



Numéro 28, 1991

Nouvelles d'une page

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3635ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Désy, J. (1991). L'aventure dans l'écriture : entretien avec André Berthiaume. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (28), 75–81.

L'AVENTURE DANS L'ÉCRITURE ENTRETIEN AVEC ANDRÉ BERTHIAUME

JEAN DÉSY



Photo: Renée Méthot

J'ai rencontré André Berthiaume dans son bureau de l'université Laval. Partout sur le campus, l'atmosphère était à la fête. On « s'initiait » aux joies de la rentrée. Alors, d'entrée de jeu, j'ai confié à l'auteur de *Presqu'îles dans la ville* que j'avais lu son recueil de nouvelles avec grand plaisir. Candidement, je lui ai demandé s'il liait écriture et plaisir. Il a éclaté de rire et il a répondu :

Le plaisir, oui ! Ça fait une trentaine d'années que je « brouille » du noir sur des feuilles blanches. S'il fallait que ce ne soit pas plaisant, quel masochisme !

André Berthiaume a cependant ajouté que le premier jet de l'écriture constitue pour lui l'étape la plus pénible, peut-être à cause de la sensation d'arrachement qu'elle procure. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est la réécriture.

C'est là que commence l'aventure dans l'écriture. On ne sait pas dans quelle direction on se dirige. Pour le premier jet, je pars d'une idée, d'une émotion, de n'importe quoi. En écrivant, mais surtout en réécrivant, tout peut arriver. J'ai alors du plaisir, car je sais que l'écriture va m'amener quelque part où je n'avais pas prévu d'aller.

J'ai voulu insister sur cette notion de plaisir. Comme lecteur, j'apprécie la fluidité. J'aime les nouvelles sur lesquelles on ne bute

pas. À mon sens, la lecture doit, dès les premières lignes, devenir une nécessité. Je crois que mon avis au sujet de la lecture en général, et sur son recueil en particulier, a plu à André Berthiaume.

Qu'est-ce que je peux demander de plus qu'un aveu pareil de la part d'un lecteur? L'écrivain communique à distance. Il écrit pour dire des choses qu'il ne peut pas ou qu'il ne veut pas dire autrement. C'est pour ça qu'écrire est une façon de réfléchir, d'approfondir, de communiquer. Mais l'écrivain ne partage pas n'importe quoi, de n'importe quelle façon. Il le fait en se servant d'histoires, en créant des histoires.

J'ai souligné que certains critiques pourraient peut-être lui reprocher de ne pas imposer suffisamment sa propre vision du monde.

S'il y a une chose que je déteste, c'est la littérature à thèse. C'est d'ailleurs pour ça que j'aime la nouvelle. Une nouvelle, pour moi, c'est une question. Ce n'est surtout pas une réponse. Des réponses, je n'en ai pas. De toute manière, de quel droit j'imposerais des réponses?

Il a éclaté de rire. J'ai songé que l'auteur qui me faisait face avait la même bonhomie que certains personnages de ses nouvelles. J'avais trouvé son recueil vivifiant, tonifiant. En le parcourant, je m'étais fait la réflexion suivante: peu d'écrivains québécois se permettent de jongler avec l'humour.

Derrière tout humour, on le sait, il y a du tragique. L'humour est là pour masquer le tragique. D'ailleurs, je pense que pour écrire, il faut constamment garder le sentiment du tragique. Je me demande souvent quel est le sens de tout ce qui m'entoure. Pourquoi tant de beauté et tant d'horreur? L'humour n'évacue pas le tragique; bien au contraire, il en facilite l'accès. Je n'aurais pas voulu un recueil qui aurait été seulement tragique. C'est un peu cela, Presqu'îles dans la ville: des espaces d'humour et de fantaisie, mais aussi de solitude et d'horreur. Je pense à ces nouvelles où le centre commercial se volatilise... à ce petit gars qui veut poignarder sa mère... En fait, j'écris pour ne pas cesser de m'émerveiller. C'est une belle formule, n'est-ce pas?

Cet entretien me plaisait pour toutes sortes de raisons, mais peut-être surtout parce que j'avais devant moi un auteur de 53 ans qui me confiait, avec une candeur au moins égale à la mienne, toute la valeur de l'humour.

J'écris pour ne pas mourir trop vite. J'écris pour préciser des choses, pour les fixer, pour m'en débarrasser aussi. J'ai remarqué qu'après avoir traîné certains sujets pendant des mois, pendant des années même, il m'arrive toujours un moment où je sens que le texte doit surgir. Ça s'impose! La nouvelle « Un départ », pour prendre un exemple, s'est vraiment imposée, au point qu'il m'aurait été difficile de ne pas l'écrire. Dans le fond, pour moi, la grande question demeure celle-ci: pourquoi le cinéma ou la peinture nous émeuvent-ils parfois plus que la vie elle-même? On sait bien qu'un film ou une toile ne sont que des constructions esthétiques. Mais ne seraient-elles pas aussi des concentrés d'émotion? J'essaie donc de travailler dans cette perspective, cherchant le concentré d'émotion.

Plusieurs de ses nouvelles soulèvent cette interrogation: comment une simple neige, un paysage ou une balade en ski de fond peuvent-elles receler autant d'intensité? La vie quotidienne se passe très souvent au sein d'une réalité qu'on pressent comme n'étant pas la vraie. Il y a quelque chose de plus essentiel derrière. Le bonheur de lire ne provient-il pas en partie de cette découverte?

Je pense que l'écrivain a comme tâche principale d'éviter les poncifs. C'est pourquoi il travaille dans les marges. C'est peut-être ce qui lui permet de saisir l'autre réalité. Il va chercher des détails oubliés puis il les fait parler. Ces jours-ci, par exemple, je pense souvent à ce petit poème en prose de Baudelaire, intitulé « L'étranger », qui se termine avec ces trois mots: « les merveilleux nuages ». Moi, c'est bien simple, ça m'émerveille, un nuage! Y a-t-il quelque chose de plus merveilleux qu'un nuage?

Une chance qu'il y a Baudelaire et quelques autres pour soutenir nos puérides trouvailles.

On vit dans les clichés. Pendant la guerre du Golfe, on s'est fait rabattre les oreilles avec d'épouvantables lieux communs au sujet de la démocratie, de la liberté et des valeurs fondamentales de l'Occident. Le discours officiel tentait de nous noyer avec des clichés. C'était intolérable!

Je lui ai demandé comment il se sentait devant son livre, maintenant que celui-ci est terminé.

Dans le nouvel ordre mondial, mon petit recueil ne pèse pas lourd. J'ai tout de même la sensation d'être davantage. Pendant la guerre du Golfe, je rageais. J'étais véritablement enragé, parce que le discours cachait la réalité. Malgré les mots démocratie et liberté, tout le monde savait très bien que sans pétrole, il n'y aurait pas eu de guerre. On a même entendu le mot « conscription ». Moi, immoler mes deux garçons pour des barils de pétrole? Jamais! Et ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. Plusieurs discours, politiques ou publicitaires, tournent autour du même pot. On se retrouve toujours loin de la vérité. Moi, en écrivant, j'essaie modestement de retrouver le sens des mots.

J'ai alors eu la conviction que l'écriture permettait à André Berthiaume de tolérer le monde factice environnant. Mais si son recueil n'avait pas été publié, est-ce que son travail aurait été aussi satisfaisant?

Sans doute que non. C'est beau, écrire pour soi, mais c'est agréable d'avoir des répercussions. La réponse du lecteur est importante. Écrire constitue un acte de partage. Sinon, la communication demeure incomplète. Je sais cependant que publier représente un risque énorme. Chaque fois, je ressens ce risque. Je ne sais trop comment Presqu'îles dans la ville sera accueilli. C'est un risque, mais c'est un beau risque. Je dois cependant avouer que jusqu'à maintenant, j'ai été assez gâté par les critiques. Les réactions ont toujours été bonnes... J'ai quand même la trouille.

Prudent, j'ai orienté la conversation dans une autre direction. Sachant que *Presqu'îles dans la ville* constituait son quatrième recueil de textes, après *Contretemps*, *Le Mot pour vivre* et *Incidents de frontière*, je lui ai demandé les raisons pour lesquelles il favorisait tant ce genre littéraire.

C'est un cadre que j'aime, qui me permet d'expérimenter. Je trouve qu'on y fait l'économie d'un certain nombre de choses. On n'est pas obligé de mettre en place une analyse psychologique approfondie, ni de faire des portraits détaillés de personnages. On peut s'attacher à un geste, à un instant, à moins que rien. On travaille dans l'instantané. J'aime la nouvelle, bien que j'aie en tête un texte plus long, une novella.

Les auteurs ne font-ils pas de la nouvelle à cause d'un problème de temps, pour économiser ce temps dont ils ont besoin et après lequel ils courent ? Il y a sûrement quelque chose de fondamental dans le travail sur la nouvelle. L'auteur n'a-t-il pas la possibilité d'aborder plusieurs espaces imaginaires, sans se restreindre trop longtemps à un seul univers ?

C'est d'ailleurs pourquoi la nouvelle représente un terrain propice au fantastique. La nouvelle fantastique, c'est l'éclair, c'est la foudre sur le personnage qui n'en revient pas. On n'en revient jamais du fantastique ! C'est vrai. Quand le fantastique survient dans une nouvelle, c'est la mort. En tant qu'auteur, je suis plus préoccupé par le départ que par la chute. Pour moi, c'est en plein ça, l'aventure dans l'écriture. Tout peut arriver. La nouvelle peut s'ouvrir sur l'humour comme elle peut le faire sur le fantastique ou même sur la poésie. J'aime bien que le fantastique vienne naturellement, que le mouvement de bascule se fasse sans trop qu'on s'en rende compte.

J'ai eu l'impression de comprendre pourquoi les littéraires avaient tant de difficulté à classer les nouvelles fantastiques, et plus particulièrement celles d'André Berthiaume. J'ai posé la question directement : dira-t-on que *Presqu'îles dans la ville* constitue un recueil de nouvelles fantastiques ?

Je n'en ai aucune idée. Je pense qu'il y a effectivement des textes fantastiques, comme « Le rendez-vous de LG-B »... À moins que ce ne soit une nouvelle de science-fiction ?

Sans conteste, André Berthiaume se préoccupe de l'univers du rêve. Il m'apparaît d'ailleurs difficile de ne pas être constamment préoccupé par le monde si intimement fondu à la réalité.

Le rêve, sous bien des aspects, se rapproche des constructions esthétiques qui relèvent du monde de l'imaginaire. Le rêve est dans la vie, comme les constructions imaginaires font partie de la vie. Sans la musique, sans la peinture, la vie serait d'une platitude...

Mais est-ce que la vie pourrait tout simplement « être » sans l'imaginaire? N'est-ce pas la tâche de la littérature, ou une de ses tâches, de faire en sorte que nous prenions conscience que la vie habituelle n'est pas vraiment la vie?

Les artistes vont chercher en nous des choses qui dorment. Ils révèlent ce qui sommeillait. C'est de cette façon qu'ils réveillent la vie, toute la vie. Sans les constructions esthétiques, la vie serait impossible. Tout ce qu'on croit essentiel ne l'est probablement pas. Tout ce qui paraît inutile constitue pour moi l'essentiel.

Le plus difficile n'est-il pas de vivre de manière dynamique entre la vie quotidienne et l'autre réel, celui qui se découvre par l'art?

Toutes les constructions esthétiques éclairent la vie. Elles ont en tout cas fini par tenir une place énorme dans ma vie. Qu'est-ce qu'on fait ici? Ne sommes-nous pas des planètes traversées par des planètes? Je n'en reviens pas d'être ici. J'ai de la difficulté à me faire une idée exacte de la place qui me revient. Extraordinaire de voir à quel point plusieurs personnes possèdent des idées! Je ne pense pas que l'écrivain existe pour avoir des idées. J'aime surtout observer. Et par-dessus tout, j'aime les mots. Je me pose des questions sur le sens de ce qui m'entoure. Je suis toujours émerveillé de voir que beaucoup de gens ont des idées et des réponses à toutes les questions que je me pose.

La littérature ne serait-elle pas ce lieu où toutes les questions sont posées sans jamais que des réponses définitives ne soient offertes?

Probablement, et c'est la raison pour laquelle l'écriture constitue un apprentissage qui n'est jamais terminé. Elle est une exploration infinie, une quête. Il y a une dizaine d'années, il me semble que j'avais beaucoup d'idées, et plusieurs réponses. Mais plus je vieillissais, moins j'en ai. De toute manière, on vit dans une époque où la majeure partie des dogmes se sont écrasés.

Que reste-t-il ?

L'essentiel, peut-être, l'émotion, la beauté, et le temps. Je ne connais pas un seul nouvelliste qui ne soit pas préoccupé par le temps, par la durée dans l'écriture. Quand tu écris une nouvelle de trois pages, tu n'as pas le choix: l'écriture est comme nue. Pas de place pour les discussions secondaires ou pour les digressions. Tu fais face à l'écriture. Un nouvelliste se doit d'être rigoureux. Dans un texte de quelques pages, s'il choisit de parler de « ballons multicolores », il doit travailler, et très fort! Il y a un paradoxe que je trouve intéressant: plus tu réécrites une nouvelle, plus tu en fais quelque chose d'homogène et d'autonome, plus elle s'ouvre.

Et quelle place faites-vous aux sonorités, à la musique?

Essentiel. Essentiel! Les critiques parlent souvent d'un texte en soulignant le ton, la voix, le rythme. Il est frappant de voir à quel point le vocabulaire musical revient constamment lorsqu'on parle de littérature.

Notre entretien s'est terminé là-dessus. Dehors, un orchestre rock s'était emballé. Des centaines d'étudiants s'étaient regroupés sous la fenêtre du bureau d'André Berthiaume... pour écouter la musique.

XYZ

Bulletin d'abonnement



La revue de la nouvelle

Je désire m'abonner pour _____ an(s)

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ ☎ _____

Ci-joint: chèque mandat postal

Master Card _____ exp. _____

1 an (4 numéros)

étudiant: 18 \$ (T.P.S. incluse)

individu: 20 \$

institution: 22 \$

étranger: 25 \$

2 ans (8 numéros)

étudiant: 32 \$ (T.P.S. incluse)

individu: 36 \$

institution: 42 \$

étranger: 48 \$

Faites votre chèque ou mandat postal à l'ordre de:

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Qc, H2X 3M4